
Récits de voyage et critique : un état des lieux

Adrien Pasquali



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1949>

DOI : 10.4000/textyles.1949

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 21-32

ISBN : 2-87277-008-8

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Adrien Pasquali, « Récits de voyage et critique : un état des lieux », *Textyles* [En ligne], 12 | 1995, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1949> ; DOI : 10.4000/textyles.1949

Expansion éditoriale

Chez les libraires

Depuis une vingtaine d'années, le rayon consacré aux récits de voyages dans les librairies offre une véritable inflation de titres et de collections. Textes inédits et rééditions intégrales ou abrégées ; anthologies et petits formats bibliophiliques ; récits de voyages réels et imaginaires ; biographies romancées ou factuelles de voyageurs ; guides de voyages et albums photographiques ; leur spécificité n'est jamais clairement définie.

La généralisation des éditions de poche a certainement amplifié ce phénomène ; des versions abrégées rendent accessibles des textes anciens dont l'ampleur pourrait décourager l'éditeur et le lecteur modernes, mais cette pratique n'est pas neuve : les quatre volumes du *Voyage dans les Alpes* d'H.-B. de Saussure (1776-1779) ont connu une édition abrégée qui, sous le titre de *Voyage pittoresque dans les Alpes* (1829), ne retenait que les parties anecdotiques et narratives du grand projet scientifique. Autre exemple, moins éloigné, la reprise des récits d'exploration de l'Afrique centrale (Stanley, Coquilhat) dans une collection intitulée significativement les «Digestes congolais», au cours des années 1950 (aux éditions des Grands Lacs, à Namur).

Les récits de voyages se prêtent mieux que d'autres textes à ces réemplois : les structures mêmes des œuvres entretiennent des rapports subtils avec les déterminations multiples, tant institutionnelles que formelles, qui règlent leur possible application à des situations historiques très différentes.

Plus ou moins scientifiques ou spécialisés, de nombreux passages descriptifs ralentissent l'histoire ; dans les rééditions actuelles, leur fréquente mise à l'écart obéit au souci d'adaptation à une modalité privilégiée de la lecture aujourd'hui, sa rapidité. Dès lors, une illusion rétrospective accélère fortement le voyage d'autrefois, quand l'un de ses attraits majeurs serait paradoxalement sa lenteur. Pour le lecteur contemporain, le rapport au monde et aux savoirs sur le monde se serait sensiblement modifié, avec le passage de l'exploration à la recherche, de l'encyclopédisme individuel à l'atomisation des savoirs.

À ce phénomène éditorial massif qui concerne les récits de voyages individualisés, nous pouvons associer l'attrait contemporain pour les grands ensembles de textes et les anthologies. Ainsi, de nombreux éditeurs ont constitué des collections spécifiques de récits de voyages, dont le catalogue prend valeur et fonction ency-

¹ Une bibliographie est proposée en fin d'article (NdIR).

clopédique. Les anthologies en sont un cas particulier, dont la plus connue est sans doute la collection «Bouquins» de l'éditeur Robert Laffont, qui propose une série d'anthologies, distribuée en fonction des destinations : *Le Voyage en Orient* (1985 ; prés. par J.-Cl. Berchet), *Italies* (1988 ; Y. Hersant), *Le Voyage en Russie* (1990 ; Cl. de Grève), *Les Indes florissantes* (1991 ; G. Deleury), *Le Voyage en Asie centrale et au Tibet* (1992 ; M. Jan), *Le Voyage en Chine* (1992 ; N. Boothroyd et M. Detrie), et *Le Voyage en Polynésie* (1994 ; J.-J. Scemla). Sont annoncés également un volume sur le *Voyage en Suisse*, et un autre sur le *Voyage en France*.

Mais cet engouement pour la littérature des voyages est-il caractéristique de notre époque ? De fait, nous assistons à un phénomène récurrent, attesté depuis la préface à la *Cosmographie universelle* (1575) d'A. Thevet, jusqu'au milieu du XX^e siècle : sans doute M. Leiris songe-t-il aux récits de P. Morand, G. Duhamel ou A. Gide, quand il note, dans son *Journal de la «Mission Dakar-Djibouti»*, que les récits de voyage sont «fort à la mode depuis déjà nombre d'années» (*L'Afrique fantôme*, 1934).

Des contextes historiques, sociaux, scientifiques, culturels et littéraires différents ont suscité divers engouements pour les récits de voyage. Sans être exhaustifs ni systématique, rappelons quelques-uns de ces moments-clés :

- a) dès la Renaissance, l'engouement pour l'Italie comme origine culturelle, avec une apogée aux XVII^e-XVIII^e siècles ;
- b) la découverte du Nouveau Monde et son exploration ;
- c) la colonisation et l'expansionnisme européens vers les Amériques (XVII^e-XVIII^e siècles), l'Asie, la Polynésie et l'Afrique (XVIII^e-XIX^e siècles) ;
- d) l'attrait des Lumières pour la Chine et pour l'Inde, dans une perspective souvent polémique, comme contre-exemples à l'autoritarisme royal et pontifical ;
- e) dès le milieu du XVIII^e siècle, la rivalité militaire entre la France et l'Angleterre est partiellement déplacée vers le domaine scientifique, qui favorise les grands voyages d'exploration maritime, de Cook à Bougainville ;
- f) la campagne napoléonienne d'Égypte remet au goût du jour les voyages archéologiques dans tout le Moyen Orient ;
- g) pour le seul XX^e siècle, nous pouvons évoquer le parti anticolonialiste et, dans l'entre-deux-guerres, la vogue symétrique des voyages en Union soviétique et aux États-Unis, pays perçus comme modèles possibles à un futur européen fortement ébranlé par les horreurs de la Grande Guerre. Mais dans ce contexte où l'on parle tant du «déclin de l'Occident» se fait plus vif le besoin de se ressourcer dans un monde non contaminé par la barbarie belliqueuse : dès lors, le voyage vers l'Extrême-Orient est porté par le désir de renverser les habitudes mentales européennes, de substituer l'analogique oriental au logique occidental, de fonder l'être sur les notions d'éveil et de contemplation, non d'effort et d'efficacité.

Guides et arts de voyager

Permettant de passer de la lecture des récits à la pratique des voyages, et autrefois désignés par l'expression «art de voyager», la multiplication des «guides» semble liée au phénomène de généralisation et de démocratisation des pratiques du voyage, à la nécessité de contrôler et de canaliser ce flux voyageur, de l'inscrire dans un réseau d'itinéraires balisés. La plupart des guides proposent d'aller à la rencontre, non à la découverte, d'un monde diversifié mais confortable, rassurant et utile : un paysage devenu site touristique, un édifice promu monument sont intégrés à un patrimoine culturel planétaire en expansion illimitée, favorisant l'attitude bourgeoise de thésaurisation et de collection.

Des guides pour pèlerins vers la Rome chrétienne, au *Guide «Actuel» des bouts du monde* (1991), nous notons une valorisation différenciée des lieux décrits (la ville, et la présence pleine du sacré des reliques, opposée à la nature, au sacré du vide et de la virginité). L'attrait pour les «centres» du monde (Rome, Athènes, Jérusalem, jusqu'au XIX^e siècle, puis Paris, Londres, New York) le cède à l'attrait pour les extrémités du monde.

Le guide propose un éventail d'itinéraires que le voyageur pourra actualiser selon son bon vouloir. De fait, tout récit de voyage constitue aussi l'inscription et la mise en scène narrative d'un itinéraire, voire d'un guide, et Chateaubriand voyageur en avait pleinement conscience, comme il le note dans sa «Préface» à *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811).

Souvent publiés en volumes séparés, indications et conseils sur la manière de voyager, de voir le monde et même d'en écrire, figurent aussi dans le récit, en annexe ou en préface comme pour le «Préliminaire. Des moyens de voyager utilement» au *Voyage en Hollande (1773-1774)* de Diderot (1819). Ainsi encore, au XX^e siècle, un Pierre Daye fait-il précéder ses *Aspects du monde* (Bruxelles, 1935) par une intéressante «Lettre [à L. Kochnitsky] sur la littérature des voyages». Ces notations peuvent aussi être disséminées dans les textes. Les grands exemples du passé abondent ; cette pratique est aussi celle d'écrivains comme J. Paulhan (*Guide d'un petit voyage en Suisse*, Paris, 1947), ou V. Segalen en poésie, avec ses «Conseils au bon voyageur» (*Stèles*, 1912-1913). J. Réda en a proposé un usage dont l'apparent sérieux ne manque pas d'humour avec ses *Recommandations aux promeneurs* (1988) : le titre signale la portée didactique mais non-contraindante d'un récit qui renverse le discours prescriptif des «arts de voyager», et insère l'argumentation dans une narration. Ainsi, «guides» et «arts de voyager» ne sont pas confinés à la périphérie des récits, qui les intègrent abondamment.

«Alors, raconte !...»

Face à un voyageur, l'attente est considérable chez le lecteur ou l'auditeur, privé ou public, singulier ou multiple. Désir du voyageur ou demande extérieure, la confiance ou le récit du périple effectué répond souvent à un «Alors... raconte !».

Ce besoin de raconter un voyage n'est pas seulement le fait de l'écrivain. D'un point de vue sociologique, son récit permet au voyageur de réintégrer sa

société de départ, quand le privilège conféré au voyageur par le récit, c'est la possibilité d'énoncer publiquement un « moi, j'ai vu », affirmation du luxe inégalable d'avoir contemplé un monde inconnu, oublié ou qui n'est plus. Opposant le touriste, spectateur du monde, au voyageur, découvreur et *révélateur* du réel, l'écriture du voyageur assume une fonction de révélation ; sa *mission sacrée* est de rapatrier l'exotisme et l'inconnu absolus dans le quotidien du non-voyageur.

Inversement, transformer l'expérience du voyage en récit peut aussi prendre valeur de restitution et de don. Cet enjeu s'affirme de manière prépondérante chez un contemporain comme N. Bouvier (*L'Usage du monde*, 1963 ; *Chronique japonaise*, 1975 ; *Le Poisson-scorpion*, 1981 ; *Le Hibou et la baleine*, 1993), mais aussi dès le premier texte de voyage de M. Butor, consacré à Cordoue :

Je me suis engagé à parler de Cordoue ; voici que le moment que je m'étais fixé est là ; je ne puis plus tergiverser ; je dois, sinon m'acquitter de ma dette, du moins verser un acompte ; il faut que je commence à tenir cette promesse non point que j'ai faite à des hommes, mais qui s'est faite en moi à cette ville avant même que je l'aie vue de mes yeux, [...]. Et cette promesse, elle s'est réaffirmée en moi avec combien plus de force à partir du moment où je me suis aperçu que je n'avais pas été trompé dans mon attente, qu'à l'interrogation jusqu'alors informulable que je lui posais, cette ville apportait une réponse plus pure, plus sûre, plus ferme, plus précieuse que je ne pouvais l'espérer (Le Génie du lieu, 1958).

Pourquoi tant lire ?

Outre les considérations d'ordre sociologique (mobilité accrue des populations, développement de l'industrie du voyage dont le « tourisme » ne serait qu'une forme particulière, etc.), la conscience moderne semble marquée par le contre-coup d'un désir de découverte qui aurait vécu ses dernières heures au tournant du *xx^e* siècle. De ce véritable « deuil ethnographique » (Cl. Reichler) se font l'écho les oeuvres de V. Segalen (*Essai sur l'exotisme 1904-1918*, publ. posthume 1955), H. Michaux (*Ecuador*, 1929 ; *Un barbare en Asie*, 1933), M. Leiris (*L'Afrique fantôme*, 1934) et, d'une façon quasi paroxystique, Cl. Lévi-Strauss (*Tristes Tropiques*, 1955) : des formules d'un néo-romantisme surprenant proclament la fin des voyages dans un monde uniformisé annulant la « différence de potentiel » qui fonde et la narration et le désir d'espace. Dès lors, tout voyage contemporain passe pour vain et illusoire ; mais les « sanglots de l'homme blanc » (P. Bruckner) se nourrissent des nombreuses *rééditions* de récits de voyages anciens, des *xvii^e* et *xviii^e* siècles comme du début du *xx^e* siècle, voire ceux qui ont forgé cette prise de conscience d'un *terminus ad quem* du voyage. La masse considérable des *rééditions* finit par constituer une mémoire fabuleuse sur les voyages : à la permanence d'une nostalgie romantique pour les terres vierges appelant un premier homme à les découvrir, se trouve associée une héroïsation de ceux qui voyagèrent lorsque cela était encore possible naïvement. Comme si les récits de voyages anciens offraient l'image d'univers terrestres non pervertis

par les excès politiques et idéologiques occidentaux, une image hautement fantasmatique dans laquelle investir nostalgie et culpabilité qui deviennent les indices d'un refus du monde et de soi.

D'un point de vue socio-politique, les phénomènes migratoires vers les grandes métropoles, la décolonisation massive de l'après-guerre ont pu favoriser cet engouement pour les récits de voyages. Car si le monde afflue pour adhérer à la réalité occidentale et la transformer, comment ce monde pouvait-il se présenter aux yeux de qui est allé à sa découverte ?

Ainsi, dans les pays nouvellement indépendants, un besoin de redéfinition de l'identité nationale a entraîné une prise de distance par rapport à des formes de colonialisme qui auraient perverti la compréhension des sociétés autochtones ; leur passé, une forme d'authenticité d'avant la colonisation auraient été masqués par les discours d'appropriation et d'uniformisation qui suivirent. L'ouvrage de E. W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (tr. fr. 1980) est l'exemple le plus connu de ce renversement éthique et idéologique ; pourtant, ses ambitions polémiques lui nuisent grandement. Mais des penseurs comme V.Y. Mudimbe (*The Invention of Africa*, 1988), Urs Bitterli (*Die «Wilden» und die «Zivilisierten». Grundzüge einer Geistes- und Kulturgeschichte der europäisch-überseeischen Begegnung*, 1991) et surtout Cheik Anta Diop (*L'Afrique noire précoloniale*, 1960 ; *Civilisation ou barbarie. Anthropologie sans complaisance*, 1981 ; *Alerte sous les Tropiques*, 1990) proposent, sans complaisance ni compromis mais sans esprit de revanche, des analyses et une réappropriation positives des événements pré- et post-colonisateurs.

À cette effervescence éditoriale, à l'engouement public qui l'accompagne, K. White (relayé par un M. Le Bris occupant une position de quasi monopole dans l'édition des récits de voyages) veut donner une explication culturelle et herméneutique violemment anti-académique (cf. *Pour une littérature voyageuse*, 1992). À l'en croire, les récits de voyages représenteraient un antidote salutaire à l'air raréfié des laboratoires romanesques et structuralistes contemporains, leur lecture répondant au désir imprescriptible d'horizons ventés. Mais au lieu de souligner la polarité complémentaire du désir d'espace et de la conscience du langage, cette analyse réductrice et inutilement hargneuse diabolise la littérature avant de montrer une feinte ouverture d'esprit vers une « certaine idée de la littérature, un commun désir de liberté, un désir de monde » qui opposerait une écriture de l'expérimentation et une écriture de la consécration.

La revendication polémique de K. White oppose la conscience des procédés d'écriture (chez un écrivain-voyageur comme M. Butor) au fantasme de leur utilisation spontanée (chez un voyageur-écrivain comme N. Bouvier) ; elle conduit à la reproduction fantasmatique d'un conflit déjà ancien entre l'écrivain et le voyageur : écrivant, ce dernier ne saurait pas (ou feindrait d'ignorer) qu'il travaille avec le langage, dans la littérature. Mais il n'y a de voyage qu'écrit : la difficulté consiste moins à évaluer quelle conscience les voyageurs auraient des procédés d'écriture, que l'usage qu'ils en font, jusqu'à envisager cette écriture comme médiation (plutôt que contradiction) entre un sujet individuel et le récit de son voyage.

Critique générique et typologies

Face à l'inflation éditoriale évoquée plus haut, les études monographiques (sur Léry, Montaigne, Fr.-M. Misson, le Président de Brosse, Stendhal, Nerval, Custine, Du Camp, Segalen, Michaux, Leiris, Lévi-Strauss, Morand, Simenon ou Butor, entre autres) et les travaux historiques, thématiques ou problématiques ont suivi la même courbe de croissance. Dans la mesure où leur objet apparaît peu spécifié et peu défini en termes théoriques, les diverses approches et lectures ont toutes trouvé à se légitimer : corpus en constante évolution, textes documentaires et/ou textes littéraires, les récits de voyages fournissent des matériaux d'enquête à l'historien des idées, à l'ethnologue, au géographe et à d'autres, sans pour autant se dérober à une approche textuelle et littéraire.

La définition générique du récit de voyage rencontre des difficultés aporétiques quand elle se fonde sur des présupposés normatifs ou essentialistes. Comme le rappelle Jean Richard (*Les Récits de voyages et de pèlerinages*, 1981) :

Du fait de l'absence d'une définition précise d'un genre qui s'est révélé multiforme, puisque la littérature des voyages couvre des types d'œuvres extrêmement différents et dont l'objet est loin d'être unique, il est difficile de dégager des règles très rigoureuses quant à l'économie des récits, et des guides, que nous avons en face de nous.

Substituer l'expression « littérature des voyages » à « récit de voyage » permet d'élargir le champ d'investigation à des textes non-narratifs, quand la langue allemande peut jouer sur des ressources propres, avec le couple *Literatur des Reisen* et *Reiseliteratur*. Mais entre une approche normative dépourvue de critères pour rendre compte de textes « exceptionnels » qu'elle est bien contrainte d'intégrer à son corpus, et le constat insouciant de cette diversité, quelques tentatives typologiques ont vu le jour. Partielles le plus souvent, elles ont *nolens volens* toutes montré leurs limites.

Par exemple, systématisant divers modèles, François Affergan propose, pour s'en écarter, une répartition de « la totalité des genres » des récits de voyage en quatre catégories, suivant des approches linguistique et rhétorique (*Exotisme et altérité*, 1987). Il y aurait ainsi le récit métonymique (la découverte spatiale est limitrophe, le parcours se réalise de proche en proche dans une continuité sans rupture) ; le récit synecdochique (le voyage se déroule dans un parcours utopique mais pas nécessairement uchronique, type Robinson) ; le récit métaphorique (le voyage est fondé sur la ressemblance, sur la différence et sur des opérations sélectives, type Gulliver) ; enfin le récit de voyage et de découverte « réelle », qui appartiendrait au genre référentiel, l'écriture validant le réel, avec un optimisme et une naïveté mimologiques pour le moins surprenants. D'ailleurs, comme le reconnaît Fr. Affergan lui-même :

Tout récit de voyage appartient aux quatre genres à la fois, à des degrés divers, ou plutôt il y participe de fait puisque le rapport sur le voyage effectué ou non est invérifiable complètement.

De fait, le critère de référentialité est inopérant pour déterminer la «réalité» de la découverte : Robinson est un récit fictif dont l'efficacité repose sur l'utilisation constante du critère de référentialité. D'autre part, le critère de configuration spatiale, donné ici pour distinguer le récit métonymique (parcours de proche en proche) du récit de découverte «réelle», semble très discutable et renverrait plutôt à la question des modalités narratives et textuelles de liaison et de transition.

Parmi les typologies partielles rencontrées, et comme nous l'avons esquissé plus haut, certaines sont construites en fonction des lieux de destination des voyageurs. Indissociables d'une enquête historique portant sur une anthropologie de l'imaginaire et des fantasmes de découverte ou de retour au lieu d'une origine et d'une réconciliation édeniques, elles permettent de dresser la carte des valorisations de certains lieux ou directions, de même que leurs transformations historiques. Ainsi l'Amérique des XVII^e et XVIII^e siècles est-elle celle des bons sauvages et d'une humanité innocente, quand l'Amérique des XIX^e et XX^e siècles offre au Vieux Monde — et par exemple, comme on l'a fait remarquer, au reporter Tintin — l'image anticipée de sa propre évolution. Avec cette projection dans les temps futurs, l'Amérique pouvait être pensée, vers 1930, comme symétrique à l'U.R.S.S., assumant ainsi à son tour une fonction d'expérimentation qui, au XVIII^e siècle, était attribuée à la Hollande. Au contraire, pour Lévi-Strauss, c'est la surpopulation misérable du sud-continent indien qui est l'anticipation cette fois inquiétante de notre monde moderne. De même, l'Orient, moyen ou extrême, est le prétexte à voyages linguistiques au XVIII^e siècle, quand au XX^e siècle il est pensé comme possibilité de renversement de nos habitudes mentales. Si l'Afrique est longtemps tenue pour la figure de la folie, tout voyage en-dessous de l'équateur est un voyage dans l'inconscient : en effet, pour toute conscience septentrionale, l'hémisphère Sud est l'hémisphère du monde renversé.

Passer d'une typologie des valorisations imaginaires des différentes directions (ou «orientations»), à une typologie des lieux décontextualisés mais inscrits dans une combinatoire et une complexification croissante, c'est ce que propose M. Butor avec son «petit traité d'itérologie portative», expression théorique mise en scène par différents récits, tels *Mobile. Étude pour la représentation des États-Unis* (1962), *Boomerang* (1978) et *Transit A/Transit B* (1992).

Les tentatives typologiques portant sur des questions proprement narratives et formelles ont le plus souvent offert des appoints intéressants. Répertoriant la diversité des narrateurs, des narrataires/destinataires, des moments d'énonciation (simultanée, rétrospective), elles ont cependant été bloquées par certaines indistinctions : entre modalités d'énonciation (réelle/déléguée) et statuts de l'acte d'énonciation (réel/feint/fictif) ; entre fictivité et référentialité, voire entre modalités rhétoriques (argumentation/exemplification) et statut des actes illocutoires (assertion/prescription).

Montrant leurs limites, ces diverses typologies assignent une place et une tâche à un travail qui apparaîtra comme la tentative de construire une *typologie des récits de voyage*, répondant à la question : « comment c'est fait ? ». La réalité interprétée des récits de voyage est indissociable de leurs procédés d'écriture.

Sans vouloir comprendre pour enclorre, ni stériliser des pratiques d'écriture toujours déviantes ou « en excès », la typologie peut n'être ni normative ni facteur de hiérarchisation. En tant que pratiques textuelles, les récits de voyage satisfont à une série de conditions minimales, exogénétiques et endogénétiques, les pratiques textuelles rangées sous l'appellation de « récits de voyage » manifestant par ailleurs une tendance à la dispartate et à l'intégration.

Toute théorie s'éprouve comme outil de lecture, non comme système ; tant il est vrai qu'une histoire des récits de voyage pourrait bien être envisagée comme l'histoire des réponses apportées à des questions formelles. À partir d'un corpus de textes considérable mais forcément limité (les récits de voyages en Amérique au XVIII^e siècle), c'est ce que montre de façon admirable le beau livre de Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle* (1990), analysant successivement les journaux de navigation, les lettres des missionnaires jésuites et les textes des grandes campagnes scientifiques.

Altérité et conscience de soi

À l'aube du XIX^e siècle, les grands voyages d'exploration sont pratiquement terminés : la planète a, semble-t-il, été découverte et explorée dans pratiquement toutes ses parties, et la littérature des voyages s'oriente vers un partage toujours plus spécifique des matières dont elle rend compte : les diverses sciences de la nature et de l'homme, pour des raisons herméneutiques et empiriques, évoluent de plus en plus vers des « spécialisations » dont les lieux de discours se ramèneront souvent aux institutions académiques et universitaires.

Parallèlement au souci des philosophes de l'existence comme Levinas (*Le Temps et l'autre*, 1979) ou Ricœur (*Soi-même comme un autre*, 1990), l'une des préoccupations les plus aiguës de la critique actuelle porte en fait sur les images de l'Altérité et de l'Autre telles que les récits de voyages, convoqués bien souvent au titre de documents, les constituent et les diffusent. C'est là le propos central de Tzvetan Todorov, dans *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine* (1989)

Parmi les éléments des nouveaux mondes découverts qui ont suscité un intérêt jamais assouvi, au moins depuis Jean de Léry (et Montaigne), la figure du Sauvage a connu de multiples transformations. Désigné par des termes ou expressions aussi divers que Barbare, Cannibale, Bon Sauvage, Homme naturel, Primitif, etc., son plus récent avatar semble être cet Autre (et son concept d'Altérité) : la littérature factuelle ou fictionnelle du XX^e siècle en fait un usage presque démesuré, dans sa volonté de neutraliser toute connotation pouvant être interprétée dans les termes d'un jugement de valeur négatif, héritage de tous les enjeux euro-centriques (impérialismes politiques et religieux, racismes, etc.) qui

ne cessent d'alimenter une culpabilité de l'homme blanc, comme la nostalgie paradisiaque qui serait son avers. De plus, à partir surtout des travaux de la psychologie des profondeurs et de la psychanalyse, cette figure de l'Autre a pu être progressivement intégrée et intériorisée comme composante essentielle d'un sujet (psychologique et connaissant) qui ne pourrait (se) penser qu'en adoptant sur lui-même et sur le monde un point de vue extérieur, décentré. Les surréalistes ont multiplié les tentatives dirigées (rêves provoqués, écriture automatique, etc.) pour saisir ce discours de l'Autre en soi ; mais la face sombre de cette perspective pourrait trouver dans le cri et l'inarticulé, dans la parole inassimilable de Artaud une sorte d'apogée tragique indépassable (cf. *The Wild Man Within. An Image in Western Thought from Renaissance to Romanticism*, E. Dudley & M.E. Novak (éd.), 1972 ; B. Mouralis, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, 1993).

De multiples travaux (philosophiques, sociologiques, anthropologiques, littéraires, etc.) se sont intéressés à cette figure du Sauvage, délimitant des domaines d'enquêtes dont les résultats ouverts sont des plus stimulants. Nous constatons ainsi que l'histoire de la constitution de cette figure du Sauvage et ses variations est bien connue et étayée, du XVI^e siècle jusqu'à l'aube du XIX^e siècle, disons jusqu'à Chateaubriand qui, déplaçant la conception rousseauiste de la bonté originelle de l'homme de la nature n'ayant pas besoin de «contrat social», fait de l'Indien d'Amérique le dernier gardien d'une religion chrétienne «naturelle», quasiment perdue par l'homme blanc.

Un autre moment de cette histoire de l'Autre est particulièrement privilégié, à partir surtout des textes et travaux d'écrivains et d'ethnologues de la première moitié du XX^e siècle (de Segalen, Michaux, Gide, Leiris, Mauss, à Lévi-Strauss). Chez ces derniers, l'uniformité de la planète, la perte de toute différence (le «Divers» de Segalen) prennent la dimension imaginaire d'un véritable «deuil», et se retournent en une irrépressible nostalgie pour ce bon Sauvage qui aurait définitivement disparu : «Adieu sauvages ! Adieu voyages !» (Lévi-Strauss).

Ainsi, entre ces deux périodes, un vaste domaine de spéculation et de recherche historique reste à explorer : que devient cette figure du Sauvage pendant tout le XIX^e siècle ? comment passe-t-on d'un *mythe naturel* du bon Sauvage, mythe qui se raréfie jusqu'à s'épuiser, au *mythe culturel* de cette nostalgie de l'homme blanc (cf. P. Guillaume, *La Contagion des passions. Essai sur l'exotisme intérieur*, 1989), dont les phases structurelles seraient décrites dans les termes d'une solidarité, d'une pitié, d'une indifférence, d'un mimétisme, d'une haine de soi, voire d'une haine de l'autre ?

Ce passage d'une mythification à une remythification contemporaine équivaudrait à une période de fictionnalisation (aussi bien littéraire que scientifique) dont tout le XIX^e siècle porte les traces, depuis l'anticolonialisme politique du socialisme naissant, jusqu'à l'idylle exotique/érotique dont Loti a fait un usage abondant. Un travail de recherche novateur devrait avoir pour projet et pour ambition de repérer les variations, les fonctions et les modes d'inscription de cette figure du Sauvage dans la littérature du siècle, sous les apparences du Noir, de l'Indien ou du Polynésien ; à ce titre, l'influence en Europe francophone des écrits de

W. Scott, F. Cooper (auquel Balzac rend un hommage appuyé), Ch. Dickens, J. Conrad, R.L. Stevenson et R. Kipling semble très importante. Toutefois, la Sauvagerie ne semble pas pouvoir être considérée comme un en-soi mais bien plutôt comme le terme d'un rapport (entre centre et périphérie, proche et lointain, maître et esclave, raison et folie, etc.) ; il faudra donc aussi considérer comment, dans certains récits, des figures apparemment plus proches, telles que l'Espagnol, le Corse, le Calabrais, sont investies de caractéristiques exotiques, par l'insistance sur des «différences minimales» qui renvoient à des images propres au discours sur le Sauvage, sa Sauvagerie ontologique ou comportementale n'étant pas strictement géographique, mais pouvant être déplacée en une Sauvagerie historique (comme avec le «monstrueux» dans *Notre-Dame de Paris*, ou la saga des *Mérovingiens* d'Augustin Thierry).

Cette dernière perspective inviterait à inclure dans cette recherche les figures d'un Sauvage en quelque manière acclimaté au monde occidental. Figures de la cruauté et de la perception «diabolique» de la société occidentale, elles surgissent le plus souvent dans l'univers urbain traité à la manière des *gothic novels* anglais : le Vautrin de Balzac, le Saccart de Zola ou le Fantômas de Souvestre et Allain en sont des exemples privilégiés, mais nous en trouvons d'autres chez Eugène Sue, Baudelaire ou Lautréamont, et dans l'émergence de la littérature de type policier de la seconde moitié du siècle.

À titre d'hypothèse, nous pouvons suggérer que l'évanouissement de cette figure du Sauvage au début du XX^e siècle, prélude à son investissement culpabilisant, est facteur d'un double processus : de *banalisation* (le Sauvage et le Divers sont «épuisés» ; ne pouvant plus introduire une différence de potentiel dans un argument ou un récit, leurs valeurs et fonction idéologiques et narratives s'effondrent) et de *généralisation* (le Sauvage a investi le monde et le sujet occidental, dans les figures du hors-la-loi, du conspirateur insoumis aux codes dictés par un sur-moi culturel et social, ou du fou incapable de maîtriser le discours de l'inconscient).

Choix bibliographique

- *Immobilés à grands pas : écriture et voyages. Revue des Sciences Humaines*, (Lille), n°214, 1989.
- *Pour une littérature voyageuse*. Bruxelles, Complexe, coll. Le Regard littéraire, 1992.
- ADAM (Jean-Michel), BOREL (Marie-Jeanne), CALAME (Claude) et KILANI (Mondher), *Le Discours anthropologique*. Paris, Klincksieck, 1991.
- AFFERGAN (Francis), *Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris, PUF, 1987.
- BERTHIAUME (Pierre), *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture*. Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
- BEUGNOT (Bernard) (éd.), *Voyages. Récits et imaginaire*. Paris-Tübingen-Seattle, Papers on French 17th Century Literature, XVI, 1984.
- BITTERLI (Urs), *Die «Wilden» und die «Zivilisierten». Grundzüge einer Geistes- und Kulturgeschichte der europäisch-überseeischen Begegnung* (1976). München, Beck, 1991.
- BLEICHER (Thomas), «Einleitung : literarisches Reisen als wissenschaftliches Ziel», in : *Komparatistische Hefte*, (Univ. Bayreuth), Heft 3/1981, pp.3-11.
- BRUCKNER (Pascal), *Les Sanglots de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*. Paris, Seuil, 1983.
- BUTOR (Michel), «Le voyage et l'écriture», dans *Répertoire IV*. Paris, Minuit, 1974.
- CLIFFORD (James) and MARCUS (George E.) (ed.), *Writing Cultures. The Poetics and Politics of Ethnography*. University of California Press, 1986.
- CLIFFORD (James), *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*. Harvard University Press, 1988.
- DIOP (Cheik Anta), *Civilisation ou barbarie. Anthropologie sans complaisance*. Paris, Présence Africaine, 1981.
- DIOP (Cheik Anta), *Alerte sous les Tropiques*. Paris, Présence Africaine, 1990.
- DIOP (Cheik Anta), *Antériorité des civilisations nègres. Mythe ou vérité historique ?*. Paris Présence Africaine, 1993.
- FENOGLIO-ABD EL AAL (I.) et BURGAT (M.C.) (présenté par), *D'un Orient l'autre : les métamorphoses successives des perceptions et des connaissances*. Paris, Ed. du CNRS, 1991, 2 vol.
- GUILLAUME (Pierre), *La Contagion des passions. Essai sur l'exotisme intérieur*. Paris, Plon, 1989.
- GUILLAUME (Pierre), BAUDRILLARD (Jean), *Figures de l'altérité*. Paris, Descartes & Cie, 1994.
- HARTOG (François), *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*. Gallimard, 1980.
- JOURDA (Pierre), *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*. Genève, Slatkine, 1970, 2 vol. (1ère éd.: 1938 et 1956).
- KILANI (Mondher), *Introduction à l'anthropologie*. Lausanne, Payot, 1979.

- KILANI (Mondher), *L'Invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*. Lausanne, Payot, 1994.
- MEDAM (Alain), *L'Esprit au long cours. Pour une sociologie du voyage*. Paris, Méridiens/Klincksieck, 1982.
- MOURALIS (Bernard), *L'Europe, l'Afrique et la folie*. Paris, Présence Africaine, 1993.
- MOUREAU (François) (dir.), *Métamorphoses du récit de voyage*. Champion/Slatkine, 1986.
- MOUSSA (Sarga), *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*. Paris, Klincksieck, 1995.
- MUDIMBE (V.Y.), *The Invention of Africa*. Bloomington, Indiana Univ. Press, 1988.
- REICHLER (Claude), «Le deuil du monde», dans *Traverses*, (Paris), n°41-42 («Voyages»), 1987, pp.134-144.
- RICHARD (Jean), *Les Récits de voyages et de pèlerinages au Moyen Age*. Turnhout (Belgique), Brepols, 1981.
- ROUDAUT (Jean), «Quelques variables du récit de voyage», dans *Nrf*, n°377, 1984, pp.58-70.
- STAGL (Justin) (Hrsg.), *Apodemiken. Eine rasonnierte Bibliographie der reisetheoretischen Literatur des 16., 17. und 18. Jahrhunderts*. Paderborn-München-Wien-Zürich, F. Schöningh Verlag, 1983.
- TODOROV (Tzvetan), *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Paris, Seuil, 1982.
- TODOROV (Tzvetan), *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris, Seuil, 1989.
- URBAIN (Jean-Didier), *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*. Paris, Plon, 1991.
- WOLFZETTEL (Friedrich), *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*. Tübingen, Niemeyer, 1986.
- WHITE (Hayden), «The Form of Wildness : Archeology of an Idea», in *The Wild Man Within. An Image in Western Thought from the Renaissance to Romanticism*. Ed. by E. Dudley and M.E. Novak. University of Pittsburg Press, 1972.
- WUTHENOW (R.-R.), *Die erfahrene Welt. Europäische Reise-Literatur im Zeitalter der Aufklärung*. Frankfurt a.M., Insel Verlag, 1980.